



Malcolm  
Mackay

il faut tuer  
Lewis Winter



LIANA LEVI

# 1

Ça commence par un coup de fil. Une conversation anodine, familière, amicale, on ne parle pas affaires. Un rendez-vous est pris, en terrain neutre, un lieu public de préférence. Quels que soient l'interlocuteur et le lieu de rencontre, il faut rester prudent. Parer à toute éventualité, rien n'est acquis d'avance. On est tenté de faire confiance, mais c'est une erreur. Quelqu'un qui a été votre ami et votre confident pendant vingt ans peut vous lâcher en un clin d'œil. Ça arrive. Tout être sensé garde en tête cette triste réalité ; les autres l'apprendront.

Samedi après-midi, match de foot à la radio en fond sonore, il lit assis sur le canapé (*La Passe dangereuse* de Somerset Maugham, si vous voulez savoir) et il est captivé. Il en a oublié la radio ; il ne sait plus quel est le score. Plus le temps passe, moins il lui paraît important. Le téléphone sonne – le fixe, pas le portable – et retient toute son attention. Il met un trombone à la page qu'il lisait (ne jamais la corner) et se lève.

« Allô ? »

– Calum, comment ça va, vieux ? C'est John Young.

– John. Bien. Et toi ?

– Comme toujours, rien de changé. Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vu au club. J'ai eu envie d'avoir de tes nouvelles. Tu travailles beaucoup ?

– Suffisamment. Tu sais ce que c'est, ça va ça vient.

– Je sais. Tu es au courant pour le vieux Frank MacLeod ? Son opération de la hanche ? Ouais, hors circuit pour quelques mois au moins. Sale coup pour un type aussi actif.

– J'en ai entendu parler. C'est triste pour lui.

– Ça oui. Je ne l'imagine pas les pattes en l'air. Il y a trop longtemps que je ne t'ai pas vu, Cal. Tu devrais venir au club demain après le déjeuner. On se fera quelques billards en prenant un verre. Ça sera sympa.

– D'accord. Je passerai vers deux heures.

– Ça marche, à demain. »

Tous les indices sont là si vous voulez les chercher. Vous ne voulez sans doute pas, comme la plupart des gens. Une conversation ordinaire, deux personnes qui s'appellent par leur prénom sans être très proches. Des amis qui se retrouvent plutôt une fois par semaine que tous les jours. De simples connaissances. On a si souvent des conversations de ce genre, alors pourquoi s'en soucier ?

C'est une offre d'emploi. Une offre très précise d'un boulot de longue durée et qui rapporte. A-t-il envie de longue durée et de beaucoup d'argent ?

Petit appartement, petite voiture, petites économies, mais ça lui suffit. Il travaille par nécessité, pas pour le luxe. Qui dit longue durée dit risque, et tout risque doit être évité. Il y a des joueurs dans ce milieu, mais ils finissent tous par perdre, et le coût est définitif. Mieux vaut ne pas jouer. Ce n'est pas la peine. On joue pour deux raisons, l'une acceptable et l'autre pas. L'inacceptable c'est la cupidité, la perspective de davantage d'argent, dont on n'a pas réellement besoin. L'autre est l'excitation, et c'est une autre affaire.

Il n'est pas retourné au club depuis qu'il a appris l'opération de Frank. Le vieux entre à l'hôpital pour se faire remplacer la hanche. La plupart s'y attendaient. Ceux qui connaissent Frank – et ce qu'il fait – en savent davantage. Qu'il est vieux, mais encore formidable, encore important. Comme un boxeur qui gagne en tactique ce qu'il perd en vitesse, il reste aussi dangereux qu'avant. Il est de la génération précédente, du bon vieux temps avant l'intrusion des

nouvelles technologies, des nouvelles méthodes policières et des nouvelles conceptions. Beaucoup ont été dépassés. Le temps s'accélérait, mais Frank avait toujours une longueur d'avance. Son travail était toujours aussi nécessaire, seules les modalités différaient. Il était à présent hors circuit, au moins pour quelques mois, et la relève s'imposait. Un homme plus jeune. Intérimaire, pour le moment.

Calum ne peut plus se concentrer sur rien. Après tout, un nouveau boulot n'est qu'un nouveau boulot. Ça ne l'inquiète pas. Ce qui l'inquiète c'est d'être pris dans le giron étouffant de l'organisation Jamieson. Pour les types comme Frank MacLeod, c'est rassurant, une garantie d'emploi et de sécurité. Pour Calum MacLean, c'est une menace de travail régulier obligatoire, une perte de sa liberté. Au nom de quoi?

## 2

Le club se trouve dans le centre, une petite entrée mène à un grand bâtiment. Un dimanche après-midi, personne à la porte. En général, quelques clients au bar, et en haut, aux huit tables de billard. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, un écriteau sur la porte: *Fermé pour nettoyage*. Un carton défraîchi qu'on ressort chaque fois qu'on a besoin d'intimité. Suspect, de toute évidence, mais personne ne se pose de questions. Calum ignore l'écriteau, ouvre la porte et entre.

L'intérieur paraît toujours sombre, même avec toutes les lumières allumées. Sur sa droite il aperçoit la vaste piste de danse usée et, tout au fond, la cabine du DJ. Un bar le long du mur latéral, éclairage criard, bouteilles de toutes sortes – aucune à son goût. Il ne boit pas d'alcool, sans avoir vraiment compris pourquoi. Autodiscipline,

probablement. Ce n'est pas une question de morale. Il a aussi horreur du club, de ce style de vie, de la sueur de ce marché aux bestiaux, du vacarme absurde. Il n'oublie jamais qu'il l'a toujours détesté parce que la vocation de l'endroit est la drague et que les femmes ne le trouvent pas attirant, même quand il fait très sombre.

Devant lui, un large escalier recouvert de moquette, des marches basses et facilement trompeuses. Beaucoup de gens ont trébuché dessus en faisant un trop grand pas. Calum reste toujours prudent, par peur non pas de se blesser mais de se ridiculiser. En haut des marches se trouvent deux portes à double battant avec des vitres rectangulaires. Il pousse l'une d'elles et entre dans la salle de billard. Huit tables vertes, deux rangées de quatre, beaucoup d'espace au milieu. Des tableaux d'affichage des scores aux murs, des petites machines à côté de chacun. Pour une livre vous avez trente minutes d'éclairage de votre table. Ça rapporte peu, pas assez pour justifier l'espace utilisé, mais ces tables font partie de l'époustouflante panoplie de passions invraisemblables de Peter Jamieson. Contre un mur il y a un bar, petit, à l'ancienne. Pas de vodka parfumée ici, rien que de la bière et du whisky. Fermé aujourd'hui. Nettoyage, paraît-il.

John Young est à une table au centre de la pièce et enduit la queue de billard de craie. Les billes sont dispersées sur la table, aucune n'a encore été empochée. Il vient peut-être de commencer, ou alors il a été nul. Calum n'en sait rien, il ne l'a encore jamais vu jouer. Tout le monde sait que Jamieson est bon. Qu'il a pris des leçons auprès de professionnels. Young a dû apprendre quelque chose de son patron.

« Calum, comment tu vas ? »

– Très bien. » Il va prendre une queue au râtelier. Il est en jeans et T-shirt ; il ne joue bien qu'en T-shirt. Les manches entravent les mouvements.

Young rassemble toutes les rouges au centre de la table et les dispose avec le triangle. Il place soigneusement les autres sur leur mouche. Tout est précis, fait par quelqu'un qui joue souvent, et avec un partenaire sérieux. « Beau temps dehors, dit-il finalement.

– Oui. À toi de casser. »

Young se penche, ajuste et frappe. Une seule rouge s'échappe et la bille blanche revient. Une casse sans danger pour lui qui va rendre le prochain coup difficile. Il ne laissera pas Calum gagner.

L'atmosphère reste concentrée jusqu'à ce qu'il devienne évident que Young va gagner, et facilement. Calum s'applique, Young est habile, et en dix minutes les scores de ces deux-là sont très loin l'un de l'autre. Arrive la conversation.

« Tu as travaillé pour quelqu'un dernièrement ? » demande Young. C'est la première fois qu'il parle vraiment affaires, qu'il admet ouvertement quel est le véritable motif de l'entrevue.

La question est perfide. Calum travaille, il y est obligé. Ce que Young veut savoir c'est s'il a travaillé régulièrement pour la même personne ou s'il a simplement navigué. Il connaît probablement déjà la réponse ; il veut voir si Calum peut le surprendre. Il ne peut pas.

« Non. Des trucs ici et là. En free-lance. Comme toujours. »

Rien d'autre pendant une ou deux minutes. De nouveaux coups soigneusement choisis, même quand le jeu est gagné, même quand l'arithmétique le prouve. À la fin, quand les billes sont de nouveau installées – il est près de trois heures –, Young parle de nouveau.

« Nous n'avons plus personne. Dommage de perdre Frank pendant quelques mois.

– Tu ne l'as pas vu venir ? »

Young rit. Un rire bref, sans gaîté. « Frank fait partie de ceux qui n'admettent jamais que quelque chose ne va pas.

Jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Il aurait dû nous prévenir. Il était au courant depuis très longtemps et il n'a rien dit.» Il a un haussement d'épaules résigné.

C'est au tour de Calum de casser. Ça n'est pas beau : des rouges partout, la blanche au milieu de la table. Il en fait trop. Young se sent assez confiant pour parler sans attendre.

« Quel âge tu as maintenant, Calum ?

– Vingt-neuf ans.

– Tu vieillis.» Young rit en se moquant de lui-même ; c'est un homme de quarante-trois ans, rondouillard mais juvénile. Ses yeux pétillent quand il rit, comme s'il le faisait de bon cœur ; son front se plisse et ses cheveux noirs ébouriffés retombent devant. Il a l'air jovial, mais on n'oublie jamais qui il est. « Tu envisages de te caser ? »

C'est une question professionnelle, pas personnelle. « Je n'y ai jamais pensé. Ça viendra peut-être. Je ne crois pas en avoir besoin. J'aime être libre, mais je verrai comment le vent tourne. »

Young acquiesce. C'était une exigence. Calum veut dire que s'il s'engage avec Jamieson, il ne veut pas être surchargé. Une exigence que Young peut admettre, elle colle avec les autres prétentions.

La conversation s'achève. Le jeu devient plus sérieux. Young était trop désinvolte, trop confiant. Il a manqué trois coups qu'il aurait dû réussir, et Calum a de l'avance. Calum manque un coup qu'il aurait manqué de toute façon. Young se concentre. Il enchaîne les coups et réalise une série qui exige du savoir-faire. Il doit empocher la bille bleue pour gagner, et il y réussit au premier essai. Ils se serrent la main. Young le remercie d'être venu.

Quand il est sûr que le gamin est parti, il remet la queue au râtelier et va dans le couloir du fond. Le bureau de Jamieson est tout au bout. Young frappe deux coups et entre sans attendre la réponse. Ils sont amis depuis leur jeunesse, quand ils ont démarré tous les deux dans le métier. Réunis par les circonstances – ils se sont rencontrés par hasard sur une même affaire –, ils ont tout de suite compris ce qu'ils pouvaient faire l'un pour l'autre. Jamieson commandait, c'était clair; Young était son bras droit. Aucun autre bras droit ne gagne autant et n'exerce autant d'autorité. On lui fait confiance.

Quand Jamieson était ivre, il lui disait: «Tu es le cerveau, je suis les couilles. Ça fonctionne.»

Non que Young ait manqué de courage, ni que Jamieson n'ait pas été intelligent. Young pouvait se salir les mains, mais l'instinct de Jamieson pour le sale travail était imbattable, et manifeste depuis son jeune âge. Jamieson était intelligent, mais Young était adroit. Séparément, ils avaient du talent; ensemble, ils rapportaient gros.

Jamieson doit commander. Il faut que ça se voie. Peu importe ce qu'ils pensent l'un ou l'autre; leurs employés et leurs concurrents doivent croire que l'homme qu'ils redoutent le plus est celui qui commande. Question d'image dans les relations publiques. C'est d'une importance stupéfiante dans un métier comme celui-ci. Mais commander a ses inconvénients. Vous êtes en haut de l'arbre, où tout le monde vous voit, où tant d'autres veulent parvenir. Jamieson peut gérer ça, sans difficulté. D'ailleurs, leur entreprise n'est pas encore assez importante pour pousser les plus puissants à agir. N'empêche.

Jamieson est assis à sa place habituelle, dans le fauteuil pivotant derrière son bureau, il tourne le dos à la porte.

Le bureau fait face à l'entrée, le fauteuil, rarement. Il y a deux télévisions sur un comptoir derrière le bureau, une course de chevaux sur les deux, une autre passion. Il parie, pas par nécessité, pas pour les sensations fortes, mais parce qu'il a besoin de battre les autres. Les book-makers en l'occurrence. Il ne tourne pas le dos pour être impoli; c'est simplement le genre d'homme qui peut se laisser complètement absorber par ce qui l'intéresse.

Les courses n'attirent pas Young le moins du monde. De minuscules Irlandais qui torturent des animaux au nom d'un sport financé par des crédules et contrôlé par de riches oisifs. Sa place dans le bureau est sur un petit canapé en cuir à droite dans la pièce très claire, juste à côté de la grande fenêtre. Il y a des journaux sur la table, locaux pour la plupart, certains nationaux, où Jamieson recherche toute allusion à leur activité. Par les temps qui courent il faut passer plus de temps à étudier les sites Web pour s'assurer que les gens ne font pas de commentaires malveillants sur soi. Young est assis et attend.

«J'ai parlé au jeune MacLean, dit-il à Jamieson quand il est sûr que les courses sont terminées.

– Jeune? Quel âge a-t-il?

– Vingt-neuf ans.

– Seulement? J'ai l'impression qu'il est là depuis des siècles. Qu'est-ce qu'il a dit?

– Je pense qu'il le fera, s'il est avec un ou deux autres. Il ne veut pas faire tout le travail.» Maintenant Jamieson est attentif, penché en avant, il tapote sur la table. Ce tapotement constant lui permet de se concentrer sur ce qui compte. «Ce n'est pas exactement un marrant, dit Jamieson en souriant. Mais je l'aime bien. Il est bon. Intelligent. Il parle peu. Frank dit qu'il est le meilleur de la nouvelle génération. Je suis d'accord. Nous allons lui faire une offre.»

Young attend trois jours avant d'appeler de nouveau Calum. Le travail en cours peut attendre trois jours. Et puis c'est comme pour un rendez-vous amoureux, il ne faut pas avoir l'air trop anxieux. Si vous donnez l'impression d'être pressé, l'autre demandera davantage en échange. Dans le cas de Calum, ça pourrait l'effrayer. Le petit se méfie visiblement de l'engagement. Young sait d'expérience que c'est de la naïveté. Dans quelques années il le réclamera. La régularité, le confort, le filet de sécurité. Travailler dans ce métier c'est comme être catapulté par un canon ; si on le fait en free-lance, c'est sans matelas où atterrir. La grande organisation protège, elle a les moyens de garantir votre sécurité. La pression du travail finira par épuiser Calum et rendre cette sécurité souhaitable. Mais pas encore.

Calum s'est rassis sur son canapé et joue à un jeu vidéo. *God of War III* pour information. Il le trouve décevant. Le téléphone sonne, son portable cette fois-ci. Il interrompt le jeu. Le nom s'affiche : Young.

« Allô ?

– Calum, ça va ? Tu es occupé ?

– Pas du tout.

– Bon, passe au club. Peter et moi voulons te parler, d'accord ?

– Tout de suite ?

– Oui. »

Une offre de boulot, c'est évident. Important ? Peut-être, mais il a attendu trois jours, ce qui suggère que ce n'est pas urgent. C'est peut-être ce que c'est censé indiquer. Ce sera temporaire, mais ça pourrait éventuellement l'occuper

pendant plus longtemps. Frank MacLeod ne durera pas éternellement. Personne ne dure dans ce métier. Calum éteint tout, sans rien laisser en veille. Il met un manteau ; il fait plus froid aujourd'hui. Venteux. Il prend ses clés de voiture dans la cuisine sur le frigo et sort.

Rien dans son appartement ne dit comment il gagne sa vie. Il n'y a bien sûr aucune arme. Quand on travaille avec une arme et qu'on a un brin de jugeote on ne la garde pas chez soi. Il n'y a pas de documents. Ne rien conserver. Certains gardent des souvenirs. Ils sont idiots. Dangereusement. Sans doute un peu malades. Ils se feront prendre. Une descente de police n'apprendra rien sur Calum. Aucun e-mail. Aucun tweet. Aucun SMS. L'analyse de ses relevés téléphoniques montrerait qu'il a été en relation avec des gens comme Young, mais on ne va pas en prison à cause de ses fréquentations. Calum n'a jamais été arrêté, aucune condamnation, il n'a jamais vu l'intérieur d'une cellule. Il est dans le métier depuis dix ans. Tant qu'il ne sera pas à la retraite, il ne se vantera pas d'avoir évité l'arrestation.

Échapper à l'arrestation ne signifie pas être à l'abri des soupçons. Il n'a aucune certitude dans ce domaine. La police sait-elle qu'il existe ? Certainement. Elle doit connaître Jamieson ; tout le monde le connaît. C'est le personnage qui monte. Calum a déjà travaillé pour lui. Ainsi que pour un ou deux autres de ses confrères mieux implantés. Il n'est toutefois lié à aucun d'eux – c'est important. Il est une cible mouvante. Possible que la police ne le connaisse pas. Qu'elle ne sache pas ce qu'il fait. C'est ce qu'il souhaite et que Jamieson attend aussi d'un employé. Commencer avec une ardoise propre.

Il entre dans le club par la porte de devant comme il le fait toujours. Inutile de s'y glisser en douce. Si le club est surveillé, alors l'arrière l'est autant que la façade. Se faufiler par l'arrière ne fait que paraître plus suspect. Il monte,

franchit la porte. La salle de billard et le bar sont ouverts au public. Six hommes à trois tables différentes, quatre au bar. Un des joueurs est Kenny McBride, le chauffeur de Jamieson. Chauffeur est un terme restrictif. La plupart du temps Jamieson conduit lui-même. Kenny est le taxi du patron. Il est chauffeur pour des missions importantes. Il livre. Il va chercher. Chaque fois qu'il faut une voiture. En passant devant lui, Calum lui fait un signe de tête.

Tout le couloir, jusqu'au fond. Personne devant la porte du bureau, pas de garde. Il n'y en a jamais. Pas encore de paranoïa, mais elle viendra probablement. C'est le plus souvent le cas. Jamieson est un quadragénaire. Pas vieux. Plus juvénile que la plupart des hommes de son âge. Pas encore assez puissant pour qu'on complote contre lui. C'est l'opinion générale. L'option sans les mains de la sécurité. Impitoyable, certes, mais désinvolte en même temps. Calum frappe trois coups à la porte et attend qu'on lui crie d'entrer. Son statut ne lui permet pas d'ouvrir sans y être invité. Une voix lui dit d'entrer. Il ouvre la porte, entre et referme derrière lui.

Il n'y a que Jamieson et Young. Les télévisions sont éteintes, autrement dit il s'agit d'un entretien professionnel. Jamieson est derrière son bureau. Il essaie de ressembler à un homme d'affaires, d'avoir l'air respectable? In vraisemblable. Il a bien trop conscience de ce qu'il est, il n'a pas besoin d'essayer de passer pour le brave type. Le bureau n'est pas là pour lui donner l'air respectable mais pour montrer qui commande. Young est assis d'un côté du canapé, comme toujours. Aucun des deux n'est intimidant. Mais ils n'essaient pas non plus de l'être. Young en est incapable – trop grassouillet et détendu. Jamieson le peut. Il est capable de faire peur, s'il veut. Ce sont ses yeux. C'est presque toujours une question d'yeux. S'ils ne peuvent pas effrayer, alors rien à faire. Ceux de Jamieson le pouvaient quand il en avait envie.

«Content de te voir, Calum, ça fait longtemps, dit Jamieson en lui faisant signe de s'asseoir devant le bureau. Débarrasse-toi de ton manteau.»

Calum fait ce qu'il lui dit, parce que c'est la règle. Il pose son manteau sur le dossier de la chaise et s'assoit. Il est face à Jamieson, et Young est en dehors de son champ de vision. C'est déconcertant, exprès. Il ne sait pas ce que fait Young. S'il s'arrange pour que Jamieson lise sur ses lèvres. Il ne sait pas si Young lui fait ou non des signes. Il ne peut pas voir ses réactions. Ni même s'il écoute vraiment. C'est le but. Calum sortira d'ici sans savoir ce que pense l'un d'eux au moins.

«Parlons affaires, dit Jamieson avec ce visage froid qui oblige l'interlocuteur à être attentif. Tu as beaucoup travaillé dernièrement?»

Il veut savoir si Calum a tué plusieurs personnes récemment. Si on en tue trop en peu de temps on attire inévitablement l'attention. Jamieson connaît le sujet, son instinct est sûr. Ne pas engager quelqu'un qui a été trop actif. Ni quelqu'un qui n'a rien fait du tout. Ni trop, ni trop peu, juste ce qu'il faut. L'employé modèle. Il répond parce qu'il le faut, mais c'est inconfortable. Rien de mal à ce que Calum réponde, mais ça l'oblige à faire confiance à Jamieson. Il doit être sûr que les seules personnes qui l'entendent sont dans la pièce. Qu'il n'y a pas de micros. Il y en a rarement, mais ça arrive.

«Je me suis tenu à un emploi du temps régulier, répond Calum. Je n'aime pas être surchargé.»

C'est la bonne réponse. Elle n'en dit pas beaucoup, mais elle suffit pour le moment. Jamieson sait que Calum est intelligent. Calum sait quelle réponse Jamieson veut entendre. Dans le cas présent elle est franche et Jamieson le croit, mais il est d'un naturel sceptique.

«J'aurais peut-être un boulot pour toi, si ça t'intéresse. Tu sais que nous manquons de personnel.

– Il paraît. Ça pourrait m'intéresser. Tout dépend.

– De quoi? » Jamieson se renfrogne. Il n'aime pas les conditions. Surtout, il déteste que des types qui n'ont même pas trente ans aient des exigences alors que ceux comme Frank MacLeod se le permettent rarement.

« Mon rythme de travail me convient. Je ne veux rien y changer. »

Jamieson acquiesce. Rien de déraisonnable. Ça convient à son propre plan. Ne plus se reposer sur un seul homme pour un travail aussi important. Frank était formidable, mais il est brisé et n'a pas de successeur. Il faut recruter à l'extérieur. Dorénavant, ils seront toujours au moins deux.

## 5

« Tu connais Lewis Winter? »

Les affaires sérieuses commencent. On considère que le job a été accepté. Calum n'a pas dit qu'il le ferait, mais il n'a posé qu'une condition, et en passant aux explications Jamieson l'a acceptée. On ne parle pas rémunération. Ils connaissent tous les deux la fourchette. C'est un détail. Jamieson et Young ont accepté Calum à bord. Ils le traiteront comme un des leurs dans l'organisation. Peut-être seulement pour ce boulot. C'est déjà arrivé, quand ils ont eu une grosse affaire et que Frank a choisi Calum pour l'accompagner. On est dans la famille pour un boulot. Puis on est dehors, et ils gardent un œil sur vous pour être sûrs que vous ne dites pas ce que vous ne devriez pas. Et aussi que vous pouvez encore leur servir dans des moments comme celui-là.

« Je vois qui est Lewis Winter. Je l'ai croisé une fois. Je ne dirais pas que je le connais. »

Mais Calum en sait assez. Il sait qui est Lewis Winter et ce qu'il fait. Ça suffit. Il a pris des leçons avec Frank MacLeod et d'autres hommes d'expérience. Ne pas apprendre de ceux qui se sont fait prendre et racontent leur histoire à qui veut l'entendre. Ni de ceux qui savent faire le travail; il faut apprendre de ceux qui savent le faire bien. Ils conseillent de tout apprendre. Ce ne sont pas des mots en l'air. Apprendre qui est chacun dans le milieu et ce qu'il fait, parce qu'on ne sait pas quand on tombera sur lui. Alors on apprend qui sont ceux comme Lewis Winter, même quand ils ne sont pas importants. On étudie tous les coins et recoins de la ville, au cas où on devrait s'y trouver. Calum l'a fait. Il a continué de s'informer. Il a parcouru la ville, exploré des lieux qu'il ne connaissait pas. Il s'est assuré de connaître le milieu mieux que le milieu ne le connaissait. De connaître Glasgow mieux que la ville ne le connaîtrait jamais. Si un jour il avait besoin d'agir vite, il connaîtrait le chemin. Quand bien même n'aurait-il besoin de ce savoir qu'une seule fois dans sa vie, cette seule fois pourrait décider de la durée de cette même vie.

Il avait rencontré Lewis Winter par l'intermédiaire d'un ami commun. Ils étaient dans une soirée où Winter n'avait rien à faire. Il était là avec sa compagne bien plus jeune. C'était trois ou quatre mois plus tôt, et quelqu'un les avait présentés pour des raisons incompréhensibles pour Calum. Peut-être parce qu'ils étaient les deux seuls criminels que connaissait leur ami commun, et qu'il pensait qu'ils s'entendraient bien. Winter a environ quarante-cinq ans. Il a les tempes grises; il se bat pour ne pas grossir. Il a l'air d'avoir perdu la partie. Ce n'est pas un homme à soirées. Il n'a pas eu la chance de réussir. S'il est le sujet de cette conversation, les choses ne vont certainement pas s'arranger pour lui.

« Winter est devenu gênant. Le boulot serait de t'occuper de lui. »

Calum acquiesce. Rien que de très ordinaire. C'est étonnant que Winter soit devenu gênant pour un homme comme Jamieson. Winter est un gagne-petit, il l'a toujours été. Un type maudit. Ses succès ont vite été suivis d'un échec fracassant. Pendant vingt-cinq ans, et aucun signe de changement.

« Ça paraît simple. Il y a quelque chose que je devrais savoir? »

Jamieson secoue la tête et hausse légèrement les épaules. « Tu penses à une chose que tu devrais savoir? »

Nuance de taille. Ce qu'on devrait savoir est ce qu'on a besoin de savoir, pas ce qu'on veut savoir. Tu veux savoir pourquoi Jamieson a décidé d'assassiner cet homme? Tu n'en as pas besoin. Lewis Winter est depuis longtemps un dealer à la petite semaine. Jamieson touche à plusieurs activités criminelles dont le marché de la drogue. Lewis Winter marche sur ses plates-bandes. Si on ne voit pas Jamieson prendre des mesures, il pourrait passer pour un faible. L'image est essentielle. Les choses que tu as besoin de savoir ne concernent que ta capacité de bien faire le boulot et en gérer les conséquences. Tu as besoin de savoir s'il y a quelque chose de caché qui pourrait te surprendre; si ta cible a des amis ou des relations qui pourraient t'interrompre. Rien d'autre ne t'aidera à faire le boulot ni à en assumer les conséquences.

« Il prend des mesures de sécurité que je devrais connaître? »

Une question qu'il ne poserait pas d'ordinaire à propos de Lewis Winter. Winter est un petit, il n'a aucune sécurité. Rien du moins qui mérite d'être mentionné. Il n'a pas de gardes du corps. Pas de parasites susceptibles de causer des ennuis.

« Il pourrait avoir un chien, c'est à peu près tout, dit Jamieson avec indifférence.

– Il n'en a pas », dit la voix de Young venant de côté, sa première contribution à la conversation.

Jamieson sourit. « Et voilà, dit-il. Il vit maintenant avec sa nana, cette petite traînée.

– Zara Cope, ajoute Young. Une pute, mais intelligente.

– Une pute intelligente, dit Jamieson toujours souriant en secouant la tête, ces filles sont de sacrés numéros, je t'assure. Elle a eu un enfant avec Nate Colgan il y a six ou sept ans, explique-t-il à Calum.

– L'enfant vit avec eux? demande Calum toujours inquiet à propos de ce scénario.

– Non, avec ses grands-parents. »

Nate Colgan. Le nom évoque des images qu'il vaut mieux ne pas voir. Un dur. Un vrai, pas une caricature. Pas un type couvert de tatouages qui roule des mécaniques et joue la colère. Un vrai dur. Un homme que les gens comme Jamieson utilisent, mais traitent avec précaution. Un homme qu'on a tout intérêt à éviter de contrarier. Calum ne tient pas à le faire. Il l'a vu une fois. Colgan avait l'air bourru. Quand il parlait, il paraissait étonnamment intelligent. Pas imprévisible. Pas d'explosion de colère sans raison, ce qui n'est pas de la dureté mais de la folie. La dureté c'est quand les autres savent ce que vous allez leur faire et ne peuvent rien pour vous en empêcher. Calum ne savait rien de la relation actuelle entre Colgan et Cope. Mieux valait éviter cette femme, si possible.

Une idée lui vient.

« Winter travaille encore seul ces temps-ci? » demande-t-il.

Question importante. S'il est seul, il s'agit de tuer un homme. S'il fait partie d'une organisation, ça signifie tuer un homme et payer la facture plus tard. Une organisation ne peut pas se montrer faible.

Jamieson lance un regard à Young. Dont Calum ne voit pas la réaction.

« Pour ce que nous en savons, répond Jamieson, il travaille encore seul. Il a quand même fait des opérations dans mes secteurs, et sans beaucoup de finesse. Comme s'il voulait se foutre de ma gueule. Comme s'il savait qu'il a un appui. Je ne crois pas. Pas encore. Je pense qu'il en aura. Je veux l'arrêter avant que ça arrive. »

Calum n'a pas à en savoir plus. Pas davantage de détails. Pas un mot sur qui est l'appui, proche ou lointain. Une allusion à quelque chose de plus gros. Vilaine perspective.

Un hochement de tête, le boulot est accepté. Inutile de se serrer la main. Après tout, ce n'est pas un club sélect. Ce n'est pas un accord mondain. Ce sont les affaires. Calum a donné son accord. S'il échoue, il sera probablement puni. Pas exécuté. Si vous tuez un homme parce qu'il a échoué, qui voudra travailler pour vous ? Mais vous l'isolez. Vous lui menez la vie dure. Calum le sait. Il en a vu à qui c'est arrivé. Des hommes de talent. Ça arrive surtout aux grandes gueules, aux imbéciles qui croient pouvoir faire le boulot. C'est facile de tuer un homme, mais difficile de bien le tuer. Ceux qui le font bien le savent. Ceux qui le font mal le découvrent à leurs dépens. Leurs dépens avec leurs conséquences. Même ceux qui ont du talent ne doivent pas perdre ça de vue.